

Des films

Gilles Fumey

19 mars 2006

Congo River (Thierry Michel)

Comment connaître l'Afrique depuis un fauteuil de cinéma ? Comment parler de l'Afrique subsaharienne, cela s'entend, à ceux qui ne l'ont pas visitée ? Thierry Michel n'en est pas à sa première tentative de nous donner à voir l'Afrique, par l'étonnement : en 1999, un portrait de "roi" (Mobutu), en 1999 un hôpital, en 1994 les humanitaires en Somalie... Avec *Congo River*, on est là, sur **le fleuve mythique de l'Afrique et des tintinophiles, des explorateurs** tel Stanley, **des rois colons** comme Léopold, **des despotes** comme Mobutu, **des compagnies et des missions catholiques**. Mais on est là au milieu de tout un peuple de piroguiers, de pêcheurs, de marchands, de militaires et de rebelles, des Africains tout simplement, beaucoup de femmes et d'enfants. Là, tout peut basculer vers le tragique dans un décor grandiose à nos regards européens, celui de la sylvie équatoriale et du fleuve qui ne ressemble en rien à nos rivières.



Congo River

Un film de Thierry Michel (2006)

Cette nouveauté de Thierry Michel est d'être sorti, pour ce film, des villes, de Kinshasa ou de Kisangani, de Lubumbashi qu'il avait déjà filmées, pour raconter la vie de ceux qui n'ont qu'un souci : de survivre à ce qui va arriver. Et qui ressemble, sans doute, à ce que fut l'irruption des colonies, l'indépendance, la guerre, la dictature... Comment entrer dans cette Afrique-là, sans route, sans grand axe à partir duquel on pourrait voyager ? **Le fleuve est redevenu la colonne du Congo, le moyen le plus commode de se déplacer, mais dans une**

temporalité qui devient comme initiatique, exactement de la même manière qu'à l'époque de Stanley où le voyage était dangereux, ainsi que le raconte Kurtz, personnage étonnant de Conrad dans *Au cœur des ténèbres*.

Le tournage a été une véritable expédition : le fleuve est long. Il est sectionné par des rapides qu'il faut contourner par les terres. Le film se passe avec la population sur les barges, la baleinière, les pirogues alors que la technologie transportée (caméra HD, lampes HMI), matériel fragile, dépend d'un groupe électrogène et du carburant. La vraie difficulté est venue de **la guerre larvée dans les sept pays riverains**, chaque rébellion gardant un territoire. Une part du tournage a été consacrée au " protocole ", c'est-à-dire les palabres avec les autorités pour tourner, y compris la séquence avec les guerriers Maï Maï ayant imposé l'intronisation dans le cercle, l'initiation par le fer, le feu, l'eau et le sang.

Que cherche Thierry Michel dans ce film ? " Je ne sais pas, peut-être **la folie de ce pays**. Certains disent que Kurtz, c'est le général Maï-Maï... Il est sûr qu'avec cette scène et les témoignages des femmes violées, on descend dans les tréfonds de l'âme humaine, au cœur des ténèbres ". Mais il va bien au-delà des ténèbres de Conrad : car **le film est apaisant**, avec les chutes, la source, mince filet sacré pour les Congolais comme pour tout homme devant l'eau jaillissante, métaphore du renouveau africain tel qu'il est perçu par Thierry Michel. Le film n'est pas pessimiste comme l'était *Le cauchemar de Darwin*. Médecins, infirmières, chef de gare, mères et enfants, tout le monde a sa dignité. Et surtout ce personnage admirable du commandant qui dirige cette Arche de Noé qu'il veut mener à bon port. On est loin des irresponsables qui coulent le continent, les Mugabe et autres chefs d'Etat stupides, cupides et incapables.

La vie du fleuve est racontée aussi par les archives qui superposent comme un second voyage qu'on doit à des films de l'époque coloniale belge. L'idée avait été de monter une encyclopédie cinématographique du pays. Même si ce sont parfois des œuvres de propagande dont " certains sont superbement filmées " selon Thierry Michel. Rappporter le passé sur le présent donne à comprendre la pérennité de la déforestation, de l'exploitation de la nature, du rapport Noirs-Blancs dont certaines images sont, selon le réalisateur, " douloureuses " à voir. Ce que montre peu le film est le débat qu'a mené la Belgique avec le Congo, avec des commissions scientifiques qui ont aidé à construire un nouveau regard plus distancié sur la colonisation. " La Belgique a reconnu ses responsabilités, par exemple, l'assassinat de Lumumba ".

On se demande si le parti pris de Thierry Michel de tourner **une véritable ode à l'Afrique** n'est pas un biais trop fort qui peut atteindre le crédit du film. Car la corruption, les marchandages, les arrestations, la maladie, les décès ne sont pas cachés, le naufrage d'une barge qui a coûté la vie à deux cent-cinquante personnes, tout cela est bien présent. Le fleuve reste dangereux et l'on n'est jamais sûr d'arriver. Mais la géographie du film n'est probablement pas celle du fleuve. C'est une géographie du cinéaste, reconstruite par le drame de cette équipée. Avec une musique qui mêle les styles, rythmes, voix traditionnelles, mythologie et qui nous offre ce poème :

Ecoute ce vent passer qui loge les esprits sur l'eau.

Compte rendu : Gilles Fumey (université Paris-Sorbonne)



Congo River

Un film de Thierry Michel (2006)

Dossier

De Stanley à Kabila : histoire du Congo

Si son embouchure était connue depuis 1482 (découverte par le navigateur portugais Diego Cam qui baptisa le fleuve *Rio de Padrao*), le cours supérieur du fleuve Congo resta *terra incognita* pendant des siècles. Les nombreuses expéditions lancées pour remonter le fleuve se heurtèrent à l'hostilité des indigènes et aux maladies, et butèrent sur les obstacles naturels (rapides, cataractes). Parti à la recherche des sources du Nil, le missionnaire britannique David Livingstone atteignit la Lualaba, le cours supérieur du fleuve, sans pouvoir l'identifier comme tel. C'est le journaliste et explorateur Henri Morton Stanley qui retrouvera Livingstone en 1871 sur les rives du lac Tanganyika, alors qu'il était donné pour mort. En 1874, Stanley repart sur les traces de Livingstone : parti de Zanzibar avec 350 hommes et un bateau en pièces détachées, Stanley parvient à descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, après une périlleuse exploration qui aura duré près de trois ans.

La réussite de cette expédition ouvre la voie à la colonisation du Congo. Stanley accepte l'offre du roi des Belges Léopold II (1865-1909), qui cherche à se créer une zone d'influence en Afrique centrale. De 1879 à 1884, il explore et colonise la région. Il soumet les chefs locaux, il organise la navigation fluviale, il construit routes et forts. Son énergie et sa détermination lui gagneront le surnom de " Boula Matari ", le briseur de roches. L'entreprise de Léopold II est récompensée par la Conférence de Berlin, qui en 1885 reconnaît sa souveraineté personnelle sur cet immense territoire, tandis que la rive ouest, explorée par Savorgnan de Brazza, revient à la France (c'est le futur Congo-Brazzaville).

L'exploitation économique de " l'Etat indépendant du Congo ", fief et propriété de Léopold II, peut commencer. Soutenue par la création d'infrastructures (routes, voies de chemin de fer) elle est confiée à des compagnies concessionnaires. Celles-ci investissent d'abord dans les cultures de rapport, principalement celle du caoutchouc, puis dans l'exploitation minière. Les abus des compagnies (généralisation du travail forcé, répression sanglante), dont Conrad se

fera l'écho dans son roman *Au cœur des ténèbres*, déclenchèrent une campagne internationale de protestation... En 1906 Léopold II lègue sa colonie à la Belgique. Le développement économique se poursuit, associant l'administration belge aux grandes compagnies, tandis que les œuvres sanitaires, sociales et d'alphabétisation sont confiées aux missions catholiques.

Persuadé du bien-fondé de son œuvre au Congo, la Belgique ne prend pas la mesure du vaste mouvement décolonisateur qui marque l'après-guerre, ni des aspirations de la population congolaise. Le plan Van Bilsen de 1956 prévoyait une période de transition de 30 ans avant l'indépendance ! Les émeutes et le spectre d'un conflit armé comme celui qui ensanglante l'Algérie depuis 1954, conduisent le gouvernement Eyskens à précipiter le processus. Le "pari congolais" consiste à abandonner la souveraineté politique pour sauvegarder les intérêts économiques de la métropole. Le jeune Patrice Lumumba et son parti, le Mouvement National Congolais, remportent les premières élections libres, et l'indépendance est proclamée le 30 juin 1960. Mais les événements qui s'enchaînent (mutineries dans l'armée, intervention militaire belge, sécession de la riche province du Katanga) plongent rapidement le pays dans le chaos. Nommé par Lumumba à la tête de l'armée, Mobutu le fait destituer et le livre à ses ennemis Katangais. Trente ans plus tard, la Belgique reconnaîtra sa part de responsabilité dans l'assassinat du leader congolais.

Après quatre ans d'instabilité gouvernementale et de guerre civile (opposant le gouvernement régulier, le Katanga sécessionniste et les partisans de Lumumba), le général Mobutu prend définitivement le pouvoir à la suite d'un second coup d'état (24 novembre 1965). Rétablissant l'ordre dans le pays, Mobutu se présente sur le plan international comme le garant de la stabilité régionale et le rempart contre le communisme. Cela lui gagnera le soutien indéfectible des grandes puissances occidentales jusqu'à la fin de la guerre froide. A l'intérieur, le pays s'enfonce dans une dictature implacable. Le général-président Mobutu Sese Seko concentre tous les pouvoirs et contrôle l'ensemble de la vie sociale et culturelle. Il promeut son propre culte et un nationalisme exacerbé, qu'il soit culturel (le pays et le fleuve deviennent " Zaïre ", et les lieux sont rebaptisés) ou économique (nationalisation des actifs étrangers). Corruption et prévarication sonnent le glas de tout développement économique. Le pouvoir se contente d'accaparer la rente minière et l'aide occidentale tandis que se délabrent lentement toutes les infrastructures coloniales et que le niveau de vie connaît une chute dramatique.

Contesté à l'intérieur, le régime mobutiste est destabilisé par la crise du Rwanda qui pousse vers l'Est du Zaïre plus de deux millions de réfugiés ainsi que l'ex-armée rwandaise et les milices génocidaires. En 1997, Laurent-Désiré Kabila (un héritier des maquis lumumbistes) prend la tête de l'Alliance des forces démocratiques pour la libération du Congo (AFDL). Soutenu par le nouveau gouvernement rwandais et l'Ouganda, il balaye le régime déliquescents de Mobutu, qui doit fuir le pays et meurt en exil peu de temps après, foudroyé par le cancer. La République Démocratique du Congo fondée en mai 1997 ne connaît qu'une paix éphémère. En juillet 1998, les Rwandais présents dans l'Est du pays prennent les armes contre leur ancien allié, soutenus par l'Ouganda. Le gouvernement Kabila reçoit l'appui militaire du Zimbabwe, de la Namibie et de l'Angola. Le Congo devient un gigantesque champ de bataille où s'affrontent six puissances régionales et de nombreux mouvements rebelles. Tous se financent par le pillage des ressources naturelles du pays (or, diamants, uranium) et font régner la terreur. Cette guerre fantôme, car guerre de savane et de forêt vierge, va durer plus de quatre ans. Elle sera l'une des plus meurtrières de l'Afrique post-coloniale, faisant selon les estimations entre un et trois millions de morts.

En janvier 2001, Laurent-Désiré Kabila est assassiné à Kinshasa, et son fils Joseph lui succède, annonçant la reprise des négociations de paix. Celles-ci, soutenues par la communauté internationale (le Conseil de Sécurité de l'ONU a envoyé sur place une force d'interposition, la MONUC, dès novembre 1999), impliquent les pays belligérants puis les partis congolais. En décembre 2002 un accord global est signé qui engage le pays dans un processus de transition politique qui doit déboucher sur des élections. Un gouvernement de transition dirigé par le chef de l'Etat Joseph Kabila et comprenant toutes les composantes du " dialogue inter congolais ", est chargé de préparer des élections libres dans un délai de deux ans. Ces élections, les premières depuis l'indépendance, auront finalement lieu en juin prochain, sous haute surveillance internationale.

Fiche d'identité du fleuve

- ▶ Longueur : 4700 kilomètres
- ▶ Débit à l'embouchure : 42 000 mètres-cubes par seconde
- ▶ Superficie du bassin versant : 4 millions de km² (le deuxième du monde après l'Amazone)
- ▶ Nombre de pays inclus dans le bassin versant : neuf (République Démocratique du Congo, Congo-Brazzaville, Angola, Zambie, République centrafricaine, Cameroun, Rwanda, Burundi, Tanzanie).